

Abbaye aux Dames
la cité musicale, Saintes



Lundi 20 juillet

LUDWIG VAN BEETHOVEN

(1770-1827)

Symphonie n°2 en ré majeur opus 36

Adagio molto - Allegro con brio

Larghetto

Allegro

Allegro molto

Symphonie n°5 en ut mineur opus 67

Allegro con brio

Andante con moto

Allegro (Scherzo)

Allegro

Orchestre des Champs-Élysées

Alessandro Moccia, Ilaria Cusano -
Roberto Anedda, Asim Delibegovic,
Virginie Descharmes, Martin
Reimann, Enrico Tedde, Bénédicte
Trotereau, Sebastiaan Van Vucht,
violons 1

Philippe Jegoux, Solenne Guilbert
- Adrian Chamorro, Isabelle
Claudet, Pascal Hotellier, Thérèse
Kipfer, Marion Larigaudrie, Clara
Lecarme, Andreas Preuss, violons 2
Jean-Philippe Vasseur, Agathe
Blondel - Marie Beaudon, Laurent
Bruni, Brigitte Clément, Benoît
Weeger, altos

Ageet Zweistra, Andrea Pettinau -
Michel Boulanger, Vincent
Malgrange, Harm-Jan Schwitters,
violoncelles
Axel Bouchoux, Baptiste Andrieu -
Damien Guffroy, Massimo Tore,
contrebasses
Georges Barthel, Manuel
Granatiero, flûtes
Giulia Barbini, piccolo*
Emmanuel Laporte, Taka Kitazato,
hautbois
Nicola Boud, Roberta Cristini,
clarinettes
Julien Debordes, Jean-Louis Fiat,
bassons
Antoine Pecqueur, contrebasson*
Pierre-Antoine Tremblay, Jean-
Emmanuel Prou, cors
Alain De Rudder, Steven Verhaert,
trompettes
Harry Ries, Guy Hanssen, Bart
Vroomen, trombones*
Marie-Ange Petit, timbales
* Symphonie N°5 seulement

Direction Philippe Herreweghe

*Concert capté en son binaural
dans le cadre de Musicaventure.*

Vaine tentative que de vouloir définir en quelques mots l'apport de Beethoven au monde de la symphonie, qu'il approfondit et fit entrer de plain-pied dans le monde turbulent du romantisme. Comme ses *Sonates pour piano*, comme ses *Quatuors à cordes*, les *Symphonies* de Beethoven sont un massif escarpé d'une telle richesse que les plus grands chefs n'hésitent pas à y revenir sans cesse, trouvant chaque fois de nouvelles dimensions à ces pages insondables de variété et de richesses.

Composée entre 1802 et 1803, la *Symphonie n°2 en ré majeur op. 36*, creuse le sillon ouvert par sa 1^{re} symphonie. Mais il convient ici de noter que Beethoven connaît à cette époque une crise majeure : il se rend compte qu'il est en train de devenir sourd. On comprend aisément tout ce que cela dut avoir comme répercussion dans son existence, dans sa vision même de son art. Il n'est donc pas étonnant que cette deuxième symphonie porte en elle la trace de ces tourments. Son caractère sombre, sauvage, devait d'ailleurs déconcerter les premiers auditeurs, peu habitués à ce qu'une symphonie les emmène si loin dans l'exploration d'une âme humaine, *a fortiori* d'une âme en souffrance. Le premier mouvement est, ici aussi, en deux moments : un *Adagio molto* dramatique ouvre l'œuvre avec une majesté sombre, suivi de l'attendu *Allegro con brio*. Ce dernier - est-ce un emprunt involontaire ou une allégeance voulue - fait entendre quelques pages que l'on dirait tirées de Mozart (la Sonate « alla turca »). Le *Larghetto* (2^e mouvement) déploie une musique que l'on pourrait qualifier de pastorale, style que Beethoven affectionnait et qu'il utilisera souvent dans ses œuvres à venir. Très chantant, ce mouvement n'en demeure pas moins lui aussi très dramatique, parcouru çà et là de moments d'inquiétude et de tension. Le troisième mouvement, noté *Allegro*, est une

fois encore un *Scherzo* qui ne dit pas son nom. Plus gai que les mouvements précédents, il n'est toutefois pas plus « léger », ne serait-ce que par sa rythmique extrêmement insistante. Le *finale* (*Allegro molto*), très mozartien dans l'âme, arrive enfin à imposer un peu de légèreté et d'enthousiasme sans que des nuages ne viennent obscurcir l'atmosphère. Une œuvre charnière dans la création de Beethoven, et dans l'histoire de la musique plus généralement, dont elle semble clore toute une période. Composée entre 1805 et 1808 (ce qui en fait la parfaite contemporaine de la *Symphonie n°6*, dite « Pastorale », qui sera d'ailleurs créée le même jour, le 22 décembre 1808), la Cinquième symphonie occupe Beethoven quatre années de sa vie, période extrêmement longue, surtout par les standards compositionnels de l'époque. Le résultat, au dire même de ses contemporains, fut à la hauteur de cette gestation : « C'est très grand, c'est même absolument fou » se serait écrié Goethe à l'audition de ces pages. Il est vrai que Beethoven de plus en plus conscient des effets psychologiques de la musique sur les auditeurs, s'autorise ici des combinaisons de timbres et des effets dynamiques littéralement sensationnels.

Dès les premières mesures, on est saisi par le thème matriciel - les prétendus « coups du destin » - plus motif dynamique que véritable thème d'ailleurs, cellule mélodico-rythmique qui structurera tout le reste du mouvement. L'autorité, la puissance, l'affirmation se font ici entendre d'entrée de jeu, sans préliminaires. Acte farouchement révolutionnaire, cet incipit est un véritable coup de pied aux conventions. Beethoven va travailler sans relâche ce noyau, le faisant passer par toutes les formes, toutes les potentialités émotionnelles possibles, de l'interrogation dramatique initiale jusqu'à l'affirmation de la puissance de vie la plus joyeuse qui soit. L'atmosphère est bien

celle du monde de René de Chateaubriand (1802), mais ici, le héros ne se laisse pas « emporter par les orages désirés » : il parvient à se rendre maître de son destin. Le deuxième mouvement, en revanche, semble retrouver les angoisses de l'homme face à son destin, face au monde indéchiffrable et si indifférent à lui. Le bouleversant thème initial va peu à peu se voir transfiguré par le compositeur comme en une série de variations qui, chacune, lui confère une couleur et un sens différents. Mais une fois encore, la musique aboutit à l'affirmation d'une victoire lumineuse.

Le *Scherzo* débute lui aussi par une interrogation pleine d'angoisse (et en ce sens, porte bien mal son nom de *Scherzo* qui, rappelons-le, dérive du terme italien signifiant l'amusement, le jeu, la plaisanterie!). Mais, par gradations progressives, par une montée *crescendo* d'une puissance inouïe, il va peu à peu se muer en une explosion de force vive. Coulé comme une montée en puissance irrépressible, il aboutit sans aucune solution de continuité au quatrième et dernier mouvement, dont l'ut majeur se déploie avec insolence. Beethoven n'hésite pas à y introduire les trombones, instruments jusqu'alors inusités dans le monde de la symphonie, et qui durent donc ici faire un formidable effet sur les premiers auditeurs. Réconcilié avec son destin, le héros-narrateur n'est plus désormais que force vive. On a souvent rapproché cette page du *finale* de *Fidelio*, que Beethoven composait à la même époque et qui, de fait, partage la même force d'optimisme et de foi en la vie.

Jean-Jacques Groleau